De l'Internationale-metal au conflit sociétal local : la scène de Casablanca. Entretien avec Amine Hamma

Amine Hamma, Gérôme Guibert

▶ **To cite this version:**

Amine Hamma, Gérôme Guibert. De l'Internationale-metal au conflit sociétal local : la scène de Casablanca. Entretien avec Amine Hamma. Volume ! La revue des musiques populaires, 2006, 5 (2), pp.153-177. 10.4000/volume.550 . hal-03891068

HAL Id: hal-03891068
https://hal.science/hal-03891068

Submitted on 12 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Volume !
La revue des musiques populaires

5 : 2 | 2006
Les Scènes metal

De l'Internationale-metal au conflit sociétal local : la scène de Casablanca

Entretien avec Amine Hamma

From the Metal Internationale to Local Societal Conflicts: the Casablanca Scene. An Interview with Amine Hamma

Amine Hamma et Gérôme Guibert

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/volume/550
DOI : 10.4000/volume.550
ISSN : 1950-568X

Éditeur
Association Mélanie Seteun

Édition imprimée
Date de publication : 15 septembre 2006
Pagination : 153-177
ISBN : 978-2-913169-24-1
ISSN : 1634-5495

Référence électronique
Amine Hamma et Gérôme Guibert, « De l'Internationale-metal au conflit sociétal local : la scène de Casablanca », *Volume !* [En ligne], 5 : 2 | 2006, mis en ligne le 15 septembre 2009, consulté le 15 novembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/volume/550 ; DOI : https://doi.org/10.4000/volume.550

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

De l'Internationale-metal au conflit sociétal local :

La scène de Casablanca

entretien avec

Amine Hamma

réalisé par Gérôme Guibert (janvier 2006-mars 2007)

J'ai connu Amine à Paris, alors qu'il était étudiant en master. Il effectuait un stage en entreprise à l'IRMA (Centre d'Information et de Ressources pour les musiques actuelles), actualisant des données pour l'édition 2006 de L'Officiel de la Musique. *Il était alors âgé de 28 ans, portait des cheveux longs, des tee-shirts noirs. Durant quelques mois, je le croisais plusieurs fois au café ou dans des concerts, souvent avec des amis musiciens ou fans de metal marocains des deux sexes. Contrairement à l'affiliation au hip-hop, l'association metal/Maghreb reste assez peu connue, et se trouve en tout les cas en dehors des stéréotypes à partir desquels on classe souvent les gens. Amine me racontait lui-même que lorsqu'ils entraient à plusieurs dans le métro parisien, on les prenait parfois pour des sud-américains, certains jeunes d'origine arabe raillant leur look, sans savoir qu'ils étaient compris et donc qu'on allait leur répondre en arabe… Outre la réputation qu'il avait acquise en tant que guitariste et arrangeur, Amine était respecté parmi ses amis et ses connaissances pour sa tolérance et l'ouverture d'esprit qu'il avait gardées malgré « l'affaire », comme il l'appelait lui-même. C'est qu'en effet Amine faisait partie des 14 métalleux arrêtés, inculpés et emprisonnés en 2003 au Maroc, pour outrage aux bonnes mœurs, ébranlement de la foi des musulmans et satanisme — accusations infondées qui avaient rapidement amené une mobilisation de la société civile. Musulman par culture (il faisait le ramadan*

tout en m'expliquant que cela était nécessaire pour ne pas se couper de la vie sociale de son pays), Amine partageait plutôt les convictions d'une laïcité éclairée fondée sur le respect des convictions d'autrui. Il savait que j'étais sociologue de la musique et, suite à quelques discussions informelles, nous décidions d'un commun accord de passer du temps ensemble pour plusieurs entretiens au cours de l'année 2006.

Vous trouverez ici quelques-uns des éléments dont il a bien voulu me faire part. Selon une perspective compréhensive (on sait que pour Dilthey, tout le social peut émaner du récit d'un unique individu…), ils permettent de mieux appréhender la manière dont s'est construite, au tournant du XXI^e^ siècle, la scène de Casablanca, premier foyer de pratique metal au Maroc.

Mais plus qu'un témoignage sur le metal, les propos d'Amine permettent d'apprécier la manière dont les courants musicaux circulent et sont réappropriés (Guibert, 2003) au sein des territoires les plus divers (ici en dehors de l'Occident, mais pourtant à ses portes), en fonction des contextes historiques et culturels locaux. C'est d'abord le jazz au XX^e^ siècle, qui par ses dimensions populaires et afro-américaines a pu servir de socle à une réflexion sur la circulation des formes culturelles dans le monde colonial et « postcolonial » (Dorin, 2005). Confirmant la complexité des phénomènes d'acculturation, loin aussi des analyses simplistes qui verraient deux modèles hermétiques et fermés s'affronter, les propos d'Amine — qui font d'ailleurs écho à la question de la « double conscience » noire américaine (Parent, 2007) — montrent que l'intérêt pour la modernité occidentale n'est pas forcément synonyme d'un dédain pour les formes culturelles locales. Un va-et-vient critique s'installe alors entre centre et périphérie (voir Gilroy, 2003), déstabilisant nos perspectives habituelles sur la culture de masse à propos de laquelle on croit trop souvent détenir le monopole.

Ces propos montrent aussi comment, avec l'affirmation du rôle des variables technologiques, économiques et juridiques, la mondialisation des idées et des objets se fait plus présente (voir Allalou, 1999). Pour autant, une inégalité persiste puisque l'expression des marocains dans la musique metal reste difficile à exporter, d'abord parce que l'accès aux rares studios d'enregistrement, et plus largement l'intégration à une industrie culturelle locale quasi inexistante, n'est pas chose aisée pour les musiciens marocains comme pour de nombreux musiciens des « pays en voie de développement ».

Pour autant d'importants conflits de générations peuvent éclater au grand jour concernant le débat traditions/modernités, surtout dans les pays comme le Maroc où les moins de 25 ans représentent près de 55 % de la population et les moins de 40 ans, 90 % (Sbihi, 2007), alors que la plus grande partie du capital économique est détenue par une minorité. Aussi, en une cinquantaine d'années, l'exode rural a transformé la façade ouest (littorale) du pays, une conurbation presque continue s'étendant aujourd'hui

sur les 150 kilomètres de côtes qui séparent Kenitra de Al Jadida en passant par Rabat (la capitale) et Casablanca (la plus grande métropole) (voir Vermeren, 2001). Le pays doit donc faire face à des mutations rapides qui sont parfois mal contrôlées.

Les paroles d'Amine constituent de précieuses données de première main sur les modes de vie des jeunes dans le monde aujourd'hui et sur l'importance que peuvent revêtir leurs pratiques culturelles. Ils illustrent également, encore une fois, l'importance effective de la scène metal aux quatre coins de la planète… (GG)

Rencontre avec le hard-rock/heavy metal/metal à Casablanca, accès aux premiers enregistrements

« Hard rock » pour moi c'est un terme lié à ma période au collège avec quelques rares copains et personnes qui découvraient le phénomène avant de commencer à s'échanger les cassettes… On partageait notre connaissance du style, mais pas avec n'importe qui… Par contre la musique « hard rock » en tant que telle, je l'avais découverte bien avant avec mes oncles. Au cours de mon enfance (je suis né en 1978), ils écoutaient des groupes comme Nazareth, Led Zeppelin, Deep Purple. Ils avaient eu les cheveux longs et leur période hippie… Très jeune, j'ai eu une phase « Michael Jackson » grâce à mes parents et mes oncles, qui pouvaient me ramener les disques de l'étranger, de l'Occident en l'occurrence, puis j'ai écouté du Hip Hop à la fin des années 1980… Des groupes tels que Public Enemy ou le LL Cool J des débuts. Il y avait aussi les clips des tubes américains et internationaux sur des cassettes vidéo (qu'on louait dans des types de magasins qui n'existent plus d'ailleurs). Plus tard, j'ai trouvé des vinyles dans la discothèque de mon père. Il avait des disques des Rolling Stones, de Black Sabbath, de Thin Lizzy, mais aussi des références mythiques de musiques marocaines et orientales (Nass El Ghiwane, Oum Kalsoum).

Ensuite, au cours de l'adolescence, il y a la découverte du hard-rock ou du heavy metal anglo-saxon chanté en anglais et diffusé par les grands medias. Quand je dis chanté en anglais, j'y inclus par exemple des groupes comme Scorpions. Cet exemple est d'ailleurs intéressant, car j'ai d'abord connu ce groupe à travers leurs ballades (comme « Still Loving You ») sur les cassettes vidéo dont j'ai déjà parlé, puis dans un second temps, j'ai compris qu'ils ne faisaient pas que des slows. Dans ce mouvement de découverte, il y a des groupes comme Guns 'n' Roses et Metallica qui sont les premiers à mon avis à proposer une musique à la fois lourde et très accessible, dix fois plus que Jimi

Hendrix ou ce que l'on connaissait auparavant, (du moins ce qui était sur les vidéo-clips, à la radio ou à la télé). Bon, c'étaient des groupes accessibles mais quand même déjà réservés à un public d'initiés à ce genre. Et c'est vrai qu'ils furent mondialement reconnus, les premiers grâce à « Use your illusion » I et II (1991-1992) et les seconds par l'intermédiaire du « Black album » (1991) [1]. Nirvana et son « Smells Like Teen Spirit » m'est parvenu par le biais de mon oncle le plus jeune. Le disque « Nevermind » (1991) qui a atterri chez lui par un autre cousin arrivant de France, m'a donné une vraie baffe sonore [2]. Mais mon coup de foudre instantané a été Iron Maiden, c'était en quelque sorte le groupe que je cherchais pour m'accompagner dans mon quotidien, pour m'inspirer et même pour me faire rêver, notamment avec le visuel et l'imagerie qu'ils ont toujours utilisés (Eddie la mascotte, les belles pochettes diaboliques mais magnifiquement illustrées), ainsi qu'une musique à la fois mélodique et déchaînée. Il y avait un timbre impressionnant, une qualité du son ainsi qu'une énergie incroyable que le groupe a gardé durant toute sa carrière.

Les chaînes câblées et le Headbanger's Ball sur MTV

La diffusion (pauvre) par les médias locaux, la circulation des cassettes audio et vidéo et l'importation des disques par des gens de mon entourage constituaient les seuls moyens d'approvisionnement qu'on connaissait jusqu'au début des années 1990. C'est à peu près à ce moment que l'accès aux télévisions étrangères s'est développé par le biais des antennes paraboliques, ce qui nous a permis de suivre l'actualité musicale *via* MTV, VIVA et autres chaînes satellitaires musicales… Ça m'a poussé, comme d'autres, à chercher et découvrir d'autres courants moins connus, plus avant-gardistes qui nous semblaient plus intéressants musicalement qui s'avéraient plus difficiles à acquérir. Ils n'étaient pas en effet diffusés sur les chaînes étrangères pendant la journée. Pourquoi cette volonté de recherche ? Peut-être pour se démarquer, mais aussi pour un besoin d'identification musicale ainsi que par curiosité, d'après moi…

Le fait que je fasse de la guitare, m'a aussi amené à découvrir les techniques musicales liées au metal. Les jeux de guitare s'avéraient d'ailleurs très difficiles, complexes par rapport aux premiers

1. Amine a 14 ans en 1991. *(Toutes les notes sont de Gérôme Guibert, ndlr.)*
2. Pour Keith Kahn-Harris, la reconnaissance médiatique de Nirvana marque la scission la plus importante dans la culture metal et le début de l'utilisation du terme générique « metal » (Kahn-Harris, 2006)

morceaux que j'avais appris à jouer (Eagles, Dire Straits et autres standards rock ainsi que du flamenco). Reprendre le jeu des musiciens que j'écoutais me permettait d'évoluer, en autodidacte, sans avoir des bases d'écriture musicale, parce que je n'avais pas fait le conservatoire et que mes parents n'avaient pas les moyens de me payer des cours particuliers de guitare. Ces musiques pouvaient être facilement déchiffrées si on connaissait les techniques de base, le défi était de rendre les plans et le son de la musique qu'on écoutait. Et c'est me semble-t-il le fondement du DiY!

Avec MTV, j'ai découvert un *life style* ésotérique par rapport à notre société. On a connu l'époque hippie, reggae, smurf…mais par contre, pas le punk tel que je l'ai connu en France. Peut-être qu'on était un peu punk mais sans qu'il soit possible de s'identifier au Sex Pistols ou au Clash, ce mouvement contestataire, qui s'est largement répandu dans le monde, ne peut pas marcher avec le Maroc. Des codes vestimentaires très particuliers, une mentalité plus ou moins radicale (anarchique ou anti sociale), et autres clichés… C'est vraiment trop mal vu chez nous. Juste parce qu'on a des valeurs peut-être différentes, mais surtout très présentes (religion, tradition). On en sent les conséquences au quotidien et on peut difficilement s'en détacher[3].

En tout cas, la télé a ramené tout ça en force pour cette génération un peu déboussolée et tiraillée au quotidien entre la modernité virtuelle et le poids de la tradition marocaine. En tous cas on comprenait le message de manière claire : la musique peut rassembler les gens, les sociétés.

Si Iron Maiden restait le fil conducteur au cours des années suivantes — avec un autre ami, on cherchait à avoir l'ensemble de leur discographie, sachant que c'était *très* dur — la découverte de Megadeth, à travers leurs clips, attisait mon intérêt pour des musiques plus radicales. L'émission metal « Headbanger's Ball » de MTV, qui était diffusée très tard dans la soirée du dimanche finissait avec la séquence « *Triple thrash threat* » qui présentait les meilleurs combos de metal extrême. Trois clips death metal pour commencer une semaine bien musclée! La recherche des sonorités underground extrême avait commencée. Et je me mettais en quête de CDs et de magazines qui me permettraient de parfaire ma culture musicale.

3. Le prêtre Robert Cullas, qui s'intéresse aux auditeurs de la culture metal, met en avant le fait que les univers symboliques convoqués par cette musique, même s'ils peuvent être considérés comme blasphématoires par les religions monothéistes, sont finalement très proches. Beaucoup plus proche de la religion chrétienne en tous cas qu'une perspective athée. Voir à ce propos Walzer (2005, voir bibliographie générale p. 19-30).

Connaissance d'un groupe de pairs et sentiment d'appartenance

Je rencontrais donc mes premiers amis mélomanes au collège. Au lycée, cela a pris une autre tournure, puisque les créneaux musicaux écoutés devenaient pour beaucoup d'entre nous plus spécialisés, et le rapport à la musique plus fort et plus intime. Vers 1993-1994 en effet, le metal devenait un phénomène de mode au Maroc, dans mon quartier plusieurs personnes se mettaient à écouter du metal, sans toutefois adhérer au mouvement dans sa globalité. Par ailleurs, des tee-shirts noirs, qui étaient des contrefaçons pour la plupart, de groupes connus — ou pas du tout connus d'ailleurs — ont envahi les boutiques et magasins dans toute la ville. Il faut dire que jusque là, et pour un petit moment encore, jusqu'à l'arrivée des patchs, c'était ma mère, comme celles d'autres amis, qui me brodait les logos que je lui demandais sur des vestes ou bermudas!

Il y a donc eu subitement pleins de tee-shirts en vente, et je me rappelle notamment celui d'Over-Kill (avec « fuck you » au verso). On le voyait partout sans que les gens sachent de quoi il s'agissait. « Probablement une marque ou un design », mais obscène, se disait la plupart… On trouvait aussi des tee-shirts et sweat-shirts à l'effigie de Metallica, Testament ou Iron Maiden par exemple. On pouvait avoir un look metal (tee shirt, jeans déchirés, cheveux longs…) mais pour la plupart, ça restait vraiment artificiel parce que du point de vue de l'accessibilité à la musique, rien ne suivait… On écoutait toujours la même soupe à la radio, on voyait la même « merde » sur les télés nationales. Il n'y avait pas d'industrie de la musique ni de structures qui pouvaient importer ces musiques. Il y a bien eu quelques tentatives mais elles ont rapidement avorté à cause des barrières douanières. Tout ceci faisait incroyablement augmenter le prix du CD original, qui était donc inaccessible pour la majorité qui avait pris l'habitude d'acheter un CD ou une cassette piratée. Les disquaires connaisseurs des musiques des jeunes et qui réactualisaient leur catalogue étaient très rares à ce moment-là. Ils pouvaient réenregistrer des cassettes qu'ils vendaient ensuite, mais même dans ce cas, le prix était cher pour moi.

Je viens d'un milieu social moyen et au Maroc, les plus riches côtoient les plus pauvres, ils ont les mêmes affinités ou partagent les mêmes « loisirs ». En arrivant au lycée, je fréquentais les gens des bidonvilles, comme ceux des villas. Les gens qui s'aventuraient à aimer ce genre de musique et à échanger des albums étaient peu nombreux. Il faut dire aussi que les modes et le suivi de l'actualité musicale venaient des écoles et lycées des Missions Étrangères (françaises, américaines et espagnoles) plutôt que des lycées marocains publics où j'étais. Il me semble que le quartier et le milieu social

influaient peu sur les goûts musicaux, et même sur les accoutrements. Voir des groupes en *live* me semble être un choc culturel plus important. Mais jusqu'en 2004, aucun groupe de metal important n'a joué en Afrique du Nord. C'était pour nous de l'ordre du mythe. Clairement, le gouvernement, mais aussi l'opinion publique dans son ensemble restaient sourds à l'émergence de certaines cultures et pratiques musicales des jeunes. Acquérir du nouveau matériel (écrits, musique) restait réservé aux étudiants des missions étrangères, enfin, c'est ce que je pensais… Car la véritable solution provenait des voyages à l'étranger. Une fois que je l'avais compris, dès que mon père partait en mission professionnelle à l'étranger, il avait une liste de CDs et de magazines à me ramener.

Avec la connaissance de la culture metal, j'étais conforté dans le style. Les gigantesques concerts que les groupes de hard rock donnaient à l'étranger (AC/DC, Iron Maiden, …), les immenses rendez-vous des festivaliers autour de ces groupes dits « cultes », par exemple les « Monsters of Rock » nous prouvaient que ce n'était pas une musique de dégénérés et que ça avait réellement une signification quelque part plus profonde qu'un cri ou qu'un son de guitare saturée frénétique. Un autre moment important fut la première fois que le groupe Sepultura, des Brésiliens donc, ont fait la une de toutes les émissions et médias mais aussi des *charts* metal en Occident (« Chaos A. D » en 1994 puis « Roots » en 1996). Cela montrait qu'on pouvait le faire, que ce n'était pas réservé aux seuls Occidentaux.

La circulation des enregistrements

J'essayais donc de parfaire le réseau des gens de mon entourage qui pouvaient me ramener des CDs de France ou d'Europe. Dès que j'entendais que quelqu'un partait en voyage, je le sollicitais. J'ai peu à peu rencontré de grands fournisseurs de metal (tous genres), des jeunes qui avaient la possibilité d'enrichir et étoffer leur discothèque et de ne pas s'ennuyer en écoutant un seul album pendant six mois… C'était le système de « je te prête mon CD, si tu me prêtes un cd que je n'ai pas ». C'étaient des objets précieux, une denrée rare, et les jeunes lâchaient difficilement leur bien s'il n'y avait pas quelque chose en échange. D'autres n'avaient que des cassettes vidéo des différentes émissions de MTV *Headbanger's Ball* dans leur patrimoine. C'était aussi un bon moyen de troc…

Avec ma bande de potes qui avaient ce virus du metal on se débrouillait… À partir du début des années 1990, on dupliquait les cassettes et on mettait les titres et l'illustration sur la pochette,

découpés dans des magazines. Personnellement, j'ai attendu longtemps pour avoir un « double-deck enregistreur » (platine double cassette). Quand j'en ai enfin récupéré un, il n'était pas de bonne qualité, mais ça ne m'empêchait pas de copier des albums! Ensuite, avec les lecteurs CD, on pouvait faire des enregistrements sur cassette mais, étant donné les appareils, la qualité restait faible. C'était aussi bien dû au matériel d'enregistrement qu'aux enceintes. Pour écouter quelque chose de fiable, il fallait tenir compte aussi bien de la qualité que de la puissance de la chaîne hi-fi. Jusqu'à la fin des années 1990, les ordinateurs disponibles n'étaient pas d'une grande utilité pour la copie CD, le graveur de CD était inaccessible, et les CDs vierges coûtaient chers, et l'original gardait une grande valeur qui freinait sa circulation et donc la copie. Donc, au moment de leur apparition et jusqu'au début des années 2000, les cyber-cafés permettaient surtout de peaufiner les recherches sur les groupes, leur bio, discographie, visuels et autres nouveautés sur Internet, sans pouvoir pour autant se procurer les sons.

Vers 1996-1997, on trouvait dans les kiosques à journaux des magazines français qui dataient de deux ans et plus, qui ne coûtaient pas cher et qui commençaient à être vendus avec un CD sampler…. Il y avait des numéros de *Hard'n'Heavy* et de *Hard Rock Magazine*... Ça a permis une grande circulation et une propagande du hard rock et du metal.

Un autre élément important a été l'abonnement au catalogue Nuclear Blast qui permettait de connaître les dernières sorties d'albums, même si je ne pouvais pas faire de commande *via* le Maroc. Certains magazines espagnols me parvenaient aussi, comme *Grind Zone*, grâce auquel j'ai découvert l'immense marché brutal extreme metal espagnol puis européen. Je commençais aussi à comprendre qu'il y avait plein de groupes amateurs et des fanzines…

Je pense aussi à la radio portuguaise « Antena 3 » qu'on parvenait à capter et qui diffusait l'été une émission metal tous les soirs. Ça nous permettait d'écouter les nouveautés, de les enregistrer et de les échanger (comme les cassettes vidéo)... On ne comprenait pas le portugais, mais le présentateur de l'émission, Antonio Freitas, avait une très bonne programmation metal extrême. J'en ai d'ailleurs parlé avec le chanteur de Moonspell l'année dernière quand ils sont venus jouer. Il était bluffé de savoir que j'avais découvert son groupe par ce biais…

Si les jeunes qui écoutaient ces musiques n'avaient pas les moyens de s'acheter beaucoup de choses à l'époque, le son n'est plus rare aujourd'hui… La dématérialisation des supports, le P2P et l'ADSL permettent un large accès à quasiment toutes les créations musicales. C'est illégal, les

droits d'auteur ne sont pas respectés, mais au moins, les gens peuvent écouter la musique qu'ils désirent[4].

Radicalisation mais aussi éclectisme des groupes écoutés

Dans la découverte de nouveaux sons, l'influence des amis a été très importante. Après être passé par le hard rock et le grunge de Seattle, j'avais donc découvert la NWOBHM, avec (Iron) Maiden en tête. Suite à ça et en creusant un peu Metallica, je découvrais les thrasheux californiens, Megadeth, Exodus, Testament. J'ai vraiment beaucoup écouté Slayer et cela m'a permis de m'ouvrir au metal extrême. Je faisais du skate, donc j'ai beaucoup écouté les Suicidal Tendencies et d'autres groupes de thrashcore à cette époque, j'avais l'habitude de porter des habits distincts, justement parce que j'avais ce loisir différent, mais ça, c'était avant que je me mette à la guitare. À partir de 1993, l'influence de MTV a été déterminante pour découvrir le death metal, je pense en particulier aux chocs éprouvés face à des groupes tels que Obituary, Carcass, Entombed, Morbid Angel, Death ou Cannibal Corpse. L'année 1993 en particulier fut particulièrement révolutionnaire dans le metal à mes yeux. Je pense notamment à « Heartwork » de Carcass, à «Wolverine Blues » d'Entombed ainsi qu'à « The Bleeding » de Cannibal Corpse et bien sûr au « Chaos A. D. » de Sepultura, (groupe dont j'ai déjà parlé) et le catalogue de Roadrunner. Il y avait aussi quelques groupes plus *mainstream* comme Pantera, le premier album de Machine Head « Burn My Eyes » ainsi que l'ovni neo metal de Korn.

Après, j'ai découvert la scène suédoise avec le son Göteborg et l'album culte et testament de At The Gates « Slaughter of the Soul » en 95, une pléiade de groupes suivant leur trace et perpétuant l'identité sonore suédoise dans le studio Fredman (In Flames, Dark Tranquility, et plus tard Soilwork). D'un autre coté il y a avait Hypocrisy et Peter Tagtgreen qui créait son propre son aux studios Abyss, où ont enregistré des groupes comme Dimmu Borgir.

4. Ces propos permettent d'envisager le piratage sous un autre mode que celui qui est exposé par les grandes entreprises de contenu musical. On comprend en effet ici que l'enregistrement illégal n'est pas conçu dans un but lucratif (revente) mais bien pour un usage personnel et est contraint par les faibles possibilités budgétaires des amateurs… Quoi qu'il en soit, pour des chiffres sur le piratage tel qu'il est exposé par les grandes entreprises de contenu musical, on pourra consulter : Syndicat National de l'Édition Phonographique (2005), *L'actualité du disque*, notamment p. 41-43 et 94-101).

Vers 1995-1996 de nouveaux groupes reprenaient aussi la recette Iron Maiden et Helloween avec toujours cette virtuosité mélodique, en plus speed, style épique et/ou fantaisiste avec Stratovarius, Rhapsody, Blind Guardian, Hammerfall, Symphony X… J'avais un faible par rapport à ce style car il y avait une touche Iron Maiden (un de mes groupes favoris de tous les temps). Je te rappelle que, bien qu'on appelle souvent cette mouvance « metal traditionnel », ils avaient beaucoup de fans dans les pays latin (Amérique du Sud, Méditerranée,…). Il faut dire aussi que, à côté du metal, je continuais d'écouter un peu de rap et de rap metal (RATM, Beasty Boys, Body Count).

La cold wave et le gothic, je les ai découverts avec des groupes qui ont été influencés par les précurseurs de ce style (Depeche Mode, Sisters of Mercy…), Paradise Lost ou Anathema dans leur phase « soft » ou la plus « commerciale ». Par ailleurs, le son Woodhouse studios et le travail de Waldemar Sorychta pour certains groupes du label Century Media (comme Alastis, les portugais de Moonspell, Sentenced, Samael,…) dégageaient des harmonies froides qui nous plaisaient.

La mode Black metal est arrivée avec justement Dimmu Borgir et Cradle of Filth qui ont imposé un son plus abordable et mieux produit (contrairement aux précurseurs Mayhem, Immortal et autres). Un autre groupe s'est démarqué chez nous, Orphaned Land, notamment grâce à sa signature avec un label indépendant français (Adipocere). Il proposait une musique orientale black metal mélodique produite en Israel. Le groupe faisait beaucoup parler de lui et a gagné énormément de fans. Il intégrait de manière originale une touche orientale dans le metal, en utilisant notamment des instruments traditionnels du moyen orient (qanun, derbouka, saz,…)

Il y avait aussi le courant grindcore (Napalm Death, Brutal Truth, Carcass) qui comptait plusieurs aficionados à Casablanca. Killer Zone fut un des premiers groupes de grind au Maroc, monté par des fans puriste de ce style. Le groupe existe toujours aujourd'hui même si les musiciens ont changé son nom. Il s'appelle maintenant Butchers of the Morgue (www.myspace.com/butchersofthemorgue). Je ne te cache pas que tous ces courants se mélangeaient et qu'il était bien souvent très difficile de mettre des étiquettes dessus. Il y a des puristes pour chaque genre, comme partout au monde, mais au fur et à mesure les couleurs et tonalités se croisent et on les retrouve dans de nouvelles tendances hybrides… des croisements comme on peut retrouver dans le neo metal ou plus récemment dans le mouvement emo.

Enfin, je pense qu'il est important de dire qu'entre temps, la vague Gnawa et world maghrébine apparaissait, surtout à partir de l'impulsion de groupes français tels que l'ONB (Orchestre National

de Barbès) et les agitateurs culturels de Gnawa Diffusion. À compter de la fin des années 1990, le Festival d'Essaouira (à la base spécialisé dans les musiques traditionnelles — www.festival-gnaoua.net) donnait alors un nouveau souffle à l'éclectisme en programmant des rencontres de grands jazzmen avec des maalems (maîtres) gnawa. Les métalleux et autres zicos se déplaçaient pour assister à ce qui constituait un des premiers gros festivals d'Afrique du Nord. Le Festival d'Essaouira a clairement joué un rôle. Si le metal était relégué à sa périphérie, plusieurs groupes metal locaux y ont tout de même joué en off depuis 2000.

Par ailleurs, il faut ajouter que, grâce au festival notamment, la ville d'Essaouira avait été un haut lieu de la culture hippie au Maroc dans les années 1970. La ville avait accueilli des groupes mondialement connus et constituait une étape quasi-incontournable vers l'Inde pour les hippies. Il y avait eu des groupes locaux comme Nass el Ghiwane qui étaient contestataires et ancrés à gauche. On peut dire alors que si de plus en plus de fans de metal avaient les cheveux longs à la fin des années 1990, ce n'était pas si nouveau que ça (pour certains en tous les cas), étant donné que le mouvement hippie avait été très présent chez nous.

Pratique de la musique et principaux artistes de la scène metal

J'ai commencé la guitare au début des années 1990, mais il faut dire la première fois que j'ai entendu un ami jouer avec un son de distorsion, c'était un choc. Je me suis dis : « Je veux faire ça. » Il y a peu de magasins de musique à Casablanca. Dans les années 1990, il y avait en tout et pour tout, deux boutiques « à l'européenne », c'est-à-dire avec vitrine et grand choix d'instruments et de matériels, mais les prix étaient chers. Du coup, les instruments passaient d'une personne à une autre, sauf pour les rares jeunes dont les parents avaient les moyens ou encourageaient leurs enfants à faire de la musique. En général au Maroc, on se procure les instruments *via* les *souks* où on peut trouver de bonnes occasions de matos qui vient d'Europe *via* les MRE (marocains résidents à l'étranger), qui ramènent de tout d'ailleurs, encore plus en été ! C'est comme pour les CDs, il faut connaître les gens ou faire des tours de temps à autre dans ces *souks* pour dénicher l'occasion abordable. Il n'y avait pas de magasins spécialisés rock. Les commerçants qui vendent le matériel ne sont pas des aficionados de musique rock. Quoi qu'il en soit, on arrivait à s'en tirer : une batterie ou un ampli faits pour les mariages peuvent tout de même servir à un concert de metal !

Au niveau de l'apprentissage de la musique, Jimi Hendrix et Kurt Cobain ont été les symboles de ma génération. Étant donné que la pratique musicale est limitée à deux ou trois conservatoires (musique classique) dans le grand Casablanca, qu'ils sont onéreux et que de toute manière ils n'enseignent pas ces musiques là, il fallait déchiffrer, écouter et essayer de recréer le son, quelle que soit la technique de jeu et même la qualité du matériel. On a commencé à apprendre la musique sur le tas. Et bien sûr les quelques jeunes qui avaient les moyens prenaient des cours particuliers… C'est d'ailleurs là où on sent la différence et l'évolution de chacun dans le temps. La phase metal traditionnel (Stratovarius, Symphony X, Malmsteen) puis le grand succès de Dream Theater a poussé certains métalleux à déchiffrer des musiques plus complexes et progressives mais aussi à les essayer sur scène. Il y a eu une quasi-mode des *guitar-heroes* après le G3 de Joe Satriani et autre Steve Vai. Cela a un peu changé les mentalités, tout le monde voulait surprendre par la rapidité et la technicité de son jeu (guitare, basse). Il faut ajouter que l'apprentissage par méthode audiovisuelle a commencé à se développer. Les musiciens ont mis des groupes sur pied progressivement. Enfin, dans la mesure où ils trouvaient des batteurs pour assurer…

Document 1 *– Amine Hamma*

C'est en effet ça le grand problème. Car une batterie signifie trop de bruit pour le voisin et donc nécessité d'avoir un local pour répéter. Le problème était difficile à résoudre. Pour répéter, on était d'abord à l'affût des maisons qui se libéraient pour une soirée, quand les parents sortaient. On investissait des garages en l'occurrence… Et puis dans un second temps, on a commencé à payer les loyers quand il y avait un local disponible. Avec Immortal Spirit, mon premier groupe (thrash metal, à compter de 1996), on s'est mis à répéter dans un studio/boîte de nuit, chez Moris (un des premiers acteurs de la nouvelle scène urbaine[5]). On a commencé les concerts dans des petites salles (comme Bab el Bahr, une salle de mariage définitivement devenue salle mythique des premiers concerts rock

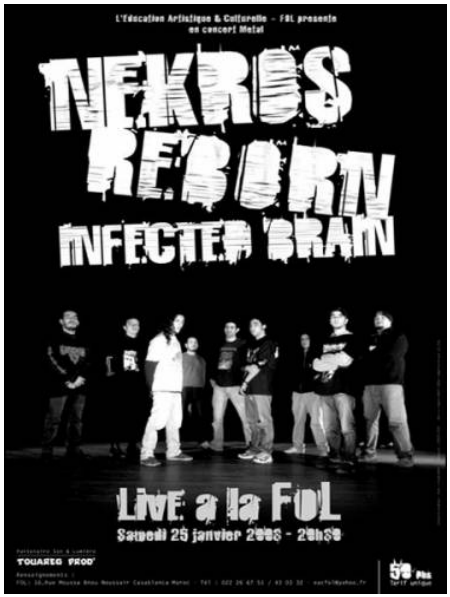
5. La nouvelle scène urbaine désigne ici le collectif informel de groupes œuvrant dans les pratiques musicales amplifiées.

à Casablanca!) puis dans d'autres théâtres municipaux avec KDB (groupe de l'école espagnole), puis avec Carpe Diem (un autre groupe de hard rock). C'étaient principalement des groupes de reprises… Immortal Spirit s'est arrêté au bout d'un an, il y a en effet un guitariste qui est parti définitivement à Los Angeles, où il fait encore du metal… J'ai monté un fanzine pendant ce temps, il se nommait « Underground », puis on a repris les répétitions avec une seconde formation de Immortal Spirit, (le groupe s'étant arrêté après l'édition 2002 du Boulevard des Jeunes Musiciens).

En même temps, j'ai commencé à répéter avec un rappeur du quartier Hay Mohemadi (quartier populaire de Casa qui a vu la naissance du groupe mythique Nass el Ghiwane) au sein d'un projet rap metal avec d'autres musiciens rock de Casa (Barry & the Survivors). Il y avait le batteur de IS et le bassiste de Nekros, un groupe de death mélodique), et on jouait chez le même Moris qui avait alors décidé de se lancer dans la production musicale. Par la suite, et devant une demande de plus importante pour des créneaux horaires, les répétitions ont été ouvertes à la FOL (Fédération des œuvres laïques). Elles étaient limitées à un nombre limité de groupes casablancais qui avaient un minimum de notoriété et qui étaient programmés dans la salle de spectacle de la FOL. Cette dernière décida alors de s'investir dans l'organisation d'un tremplin, « *Le boulevard des Jeunes Musiciens* » qui est devenu l'un des plus gros festivals en Afrique. Les meilleurs concerts de rock en général étaient organisés à la FOL au centre ville ainsi que, parfois, dans des théâtres municipaux. Les musiciens étaient rares, ce qui fait que chacun était sollicité pour jouer dans plusieurs projets, et nombreux étaient les gens qui montaient leur truc. Mais les batteurs restaient ceux qui étaient les plus demandés.

Je dirais que, du point de vue du metal, IS et KDB furent les premiers en 1996, qui firent des concerts à Bab el Bahr puis dans des centres culturels. Les premiers faisaient aussi bien du Metallica que des reprises de punk espagnol. IS commença dans un registre similaire avant de reprendre Slayer et de s'inscrire dans la vague death. En 1997-1998, Carpe Diem fut également important, dans un registre davantage hard rock et donc, plus médiatisé. Ils faisaient quelques compos ainsi que des reprises allant de Jimi Hendrix à Megadeth en passant par Deep Purple et Metallica. C'est d'ailleurs avec le chanteur de Carpe Diem, qu'on s'est rencontrés dix ans après à Paris (2006) et avons décidé de monter un groupe rock-fusion (Café Mira)…

À l'époque, je vis Carpe Diem en concert dans un lycée ainsi qu'à Bab el Bahr. En 1998, il y eu aussi Total Eclipse qui furent, je pense, les premiers à faire un concert avec un répertoire constitué uniquement de leurs propres compositions. On pourrait dire que c'était du rock-grunge. Ils avaient com-



Document 2 *– Affiche du concert à la FOL qui devait déclencher « l'affaire »*

mencé en faisant des reprises de Led Zeppelin ou de Pearl Jam. In The Nightmare commença également en 1998, et le groupe, qui œuvre dans un registre death black, existe encore aujourd'hui (www.inthenightmare.net). Nekros (death mélodique), ont quant à eux œuvré de 1999 à 2003.

À compter de 2002, je m'investissais dans un groupe de thrash-death nommé Reborn qui vit le jour suite à la rencontre de 4 musiciens provenant de groupes metal de la première génération (IS, Nekros, In the Nightmare puis Killer Zone). L'idée était d'essayer de marier des rythmes et des mélodies traditionnelles maghrébines avec du metal extrême. On a même fait une reprise metal du groupe de raï mythique Rainaray. Plus largement, je pense que les groupes les plus intéressants de la scène de Casa sont ceux qui ont pu durer un peu, et ainsi améliorer leur répertoire afin de proposer des idées de compositions intéressantes. De nombreux groupes ont duré six mois, généralement entre leur genèse et leur représentation au tremplin du Boulevard des Jeunes Musiciens! Après ils splittaient, notamment parce que certains musiciens allaient poursuivre leurs études à l'étranger.

On ne cherchait ni la fortune ni la gloire, mais juste à faire kiffer les jeunes et à partager avec eux un bon moment. Notre but premier était de jouer sans faire d'erreurs et d'interpréter de la meilleure manière qui soit les morceaux qu'on répétait (reprises ou compos). On était conscient qu'on n'allait pas devenir célèbre avec cette musique! Déjà, aucun groupe n'avait l'ensemble du matériel nécessaire. Entre groupes, on se prêtait les instruments, on louait même parfois des guitares pour les concerts.

Les concerts les plus visibles, ceux qui attiraient le plus de monde, se sont déroulés à la FOL et c'est d'ailleurs là que le concert le plus marquant de l'histoire du metal — on pourrait même dire du rock — au Maroc s'est déroulé le 25 janvier 2003 puisque c'est celui qui a déclenché l'affaire des satanistes…

Le procès des musiciens marocains inculpés pour satanisme

C'est le 16 février 2003 que, à Casablanca, 14 personnes (musiciens des groupes Reborn, Nekros, Killer Zone et Infected Brain ainsi que M. A. Kamal dit « L'Egyptien » et propriétaire du café où se retrouvent souvent les jeunes) alors âgées de 22 à 35 ans furent arrêtées par les autorités marocaines à leur domicile avant d'être incarcérées. Les motifs invoqués étaient « dégradation des mœurs, incitation à la débauche et actes attentatoires à la religion musulmane ».

Le 6 mars 2003, le tribunal de Casablanca condamnait les 14 musiciens à des peines allant de 1 mois à 1 an de prison ferme pour « actes pouvant ébranler la foi des musulmans », après qu'ils aient été accusés d'appartenir à une secte dite « des adorateurs de Satan ». Pour le procureur, la propagande des rites satanistes était « perpétrée par les services secrets israéliens pour déstabiliser les pays musulmans ».

Les avocats de la défense firent appel, et une pétition circula pour demander la révision du procès. La mobilisation fut très importante, et notamment soutenue par le collectif d'ONG « Démocratie et modernité » qui fit alors part au ministre de la Justice de l'indignation et la psychose engendrées par cette affaire au sein de l'opinion (*Libération* - France - du 14 mars 2003). D'après Amine, il faudrait également tenir compte du rôle des sympathisants ancrés à gauche qui avaient durement subi la répression du royaume au cours des années 1970 (le parti communiste est interdit depuis plus de 20 ans dans le pays) et qui prirent la défense des 14 inculpés, un peu par empathie. Sous la pression de l'opinion publique, la liberté provisoire fut accordée à 11 des 14 prévenus le 11 mars 2003 dans l'attente du procès en appel. Quelques jours plus tard, ce fut l'acquittement général pour les 14 personnes.

Selon les PV de la Brigade nationale de la police judiciaire qui avaient amené à l'arrestation, « les adeptes de ce phénomène pratiquent leurs rites quotidiennement en écoutant de la musique bruyante (« shakiba ») hard rock, black, heavy et death metal, vénèrent Satan, appellent à la propagation du mal et rejettent les religions monothéistes ». Le PV ajoute qu'on peut les reconnaître car « ils ont les cheveux longs, mettent des vêtements bizarres noirs frappés d'images et dessins de têtes de mort, de cobras et de certains signes dont les principaux sont le pentagramme et l'antéchrist (une croix renversée). Ils portent aussi des boucles d'oreille » (Merzouki, 2006).

VENDREDI 14 MARS 2003

MONDE

LES RABAT-JOIE DU MAROC AND ROLL

14 jeunes amateurs de hard-rock condamnés pour satanisme.

Par dizaines, les lettres ont inondé le Net. «Qui êtes-vous, ceux qui veulent nous rendre fous par tant d'injustice, nous humilier à foi-

dent. Une situation que résume un internaute marocain: «Nous vivons une montée d'intégrisme préventif qui consiste à poursuivre et à condamner

Document 3 *– Extrait de l'article de José Garçon (*Libération*, 14 mars 2003) sur le procès des musiciens*

Il faut dire malgré cela que les audiences du procès venues, l'accusation eut peu d'arguments pour confondre les fans de metal, à part exhiber des pochettes de CDs, des tee-shirts ou un crâne bougie, ce qui parut bien maigre aux proches mais aussi aux journalistes, même les plus hésitants… La pression du public nombreux venu au procès ainsi que la prise de parole d'un des avocats de la défense qui se déclara « surpris qu'une telle affaire puisse être démesurément gonflée », son client étant musulman pratiquant et n'ayant pour seuls torts « que d'aimer le hard rock et de jouer de la guitare » allèrent dans le même sens (Merzouki, 2006, p. 8). L'opinion publique prit dès ce moment fait et cause pour les accusés, et les échos de l'affaire amenèrent rapidement la communauté internationale à se mobiliser… D'après Amine, alors que les 14 condamnés arrivaient en prison, certains islamistes emprisonnés leur déclarèrent même qu'ils les soutenaient.

Toutefois, on peut se demander pourquoi cette affaire eut lieu au sein d'un pays qui pouvait paraître plus démocratique suite à l'intronisation du nouveau roi Mohamed VI (Cubertafond, 2001). C'est que, d'un point de vue politique, la répression exercée envers la frange la plus radicale des groupes islamistes devait être tempérée par une sanction de mœurs considérés comme trop libérales et non conformes à la religion. Une sorte d'intégrisme préventif qui consisterait à poursuivre et condamner avant les intégristes tout ce que ces derniers pourraient utiliser pour

mener bataille, les « modes et musiques importées d'Occident » étant particulièrement dénoncées par les islamistes radicaux (Ksikes, 2003). Ainsi, l'État légitimerait la répression contre les islamistes radicaux en montrant qu'il sévit aussi à l'encontre des autres « déviances », quitte — parfois — à les créer de toutes pièces, consciemment ou non. Il semble ainsi, pour certains, que le pouvoir n'a pas vraiment d'orientation précise et est parfois à la merci de concours de circonstance. Ici, une presse qui s'était emballée sur le développement du satanisme chez les jeunes (*Rissalat Al Oumma, Aujourd'hui le Maroc, Maroc Hebdo International*) quelques mois avant l'affaire aurait provoqué un effet boule de neige conduisant à l'arrestation des 14 fans de metal suite à l'affiche annonçant le concert des trois groupes de metal (Reborn, Nekros et Infected Brain — un projet grind impliquant des musiciens de ces deux groupes et de Killer Zone). Par ailleurs, le concert devait se dérouler à la FOL qui, bien qu'association de droit marocain, était décriée par les islamistes radicaux pour son aspect « laïque » (Kiskes, 2003). D'autres hypothèses furent par ailleurs évoquées, comme un conservatisme de l'institution judiciaire…

Document 4 *– Affiche du concert de soutien aux 14 musiciens emprisonnés*

— Gérôme Guibert

Caractéristiques des musiciens, réseaux et développement de la scène

La scène a commencé à se développer quand les fans de ces musiques ont commencé à se regrouper, soit dans les cafés (café de l'Égyptien entre autres pour les zicos et métalleux), soit pendant les rares concerts qui se tenaient. Ça permettait de se rencontrer, de rester en contact et d'échanger sur la musique, l'actualité, les points de vue de chacun ou sur tout autre chose… Toutes les catégories sociales, principalement la classe moyenne, étaient représentées, les gens ayant en grande majorité dre 16 à 35 ans. Dans le metal comme ailleurs, les mélanges ne sont que relatifs. Il y

avait des clans, par âge et par style de musique. Il y avait notamment ceux qu'on appelait les corbeaux ou fans de gothique (qui étaient plus jeunes que nous et fans de black), mais aussi d'autres bandes d'amis zicos ou fans de metal qui se connaissaient presque tous et se mobilisaient dès qu'il y avait une manifestation musicale (urbaine). Pour la plupart c'étaient des étudiants qui travaillent aujourd'hui s'ils sont encore au Maroc.

Les parents n'avaient pas une grande connaissance de la musique qu'écoutaient leurs enfants et ne comprenaient pas leur façon de s'habiller, les codes qu'il pouvait y avoir en terme musical, mais ils toléraient tout ça. Plus largement, la majorité de la population voit également ça de très loin, notamment en dehors des villes. La plupart des gens sont dépassés et certains se réfugient dans la religion… On les appelle les « barbus » ou « les frères » et certains condamnent le type de look qu'on peut arborer, avant tout par méconnaissance…

Quoi qu'il en soit, et heureusement, ce n'était pas le cas de tout le monde… L'ACAL (Association culturelle artistique et laïque) fédérée par la FOL faisait des énormes efforts pour combler le vide de manifestations artistiques, encadrer les jeunes et permettre aux projets les mieux aboutis de se produire sur scène (en faisant la promo et la communication appropriées auprès des médias et autres festivals nationaux). Les premières démarches de développement se portèrent ensuite vers le Festival d'Essaouira, le festival musical le plus connu, qui proposa aux lauréats du « boulevard » des premières parties de grandes têtes d'affiche. Ils pouvaient ainsi bénéficier d'une plus large couverture médiatique nationale, puis internationale par la suite lorsque se concluront des partenariats avec des structures étrangères (comme le Festival Garorock à Marmande à compter de 2006).

Mais en fait, le metal sera très peu concerné car il n'est pas réellement en adéquation avec le festival d'Essaouira. Le partenariat Festival Boulevard/Festival d'Essaouira a davantage bénéficié aux groupes de ce qu'on appelle au Maroc « fusion » et qui est un mélange de plusieurs rythmes et styles traditionnels marocains avec le reggae, le funk, le rock et le rap. Notamment parce que la langue, les rythmes marocains y figurent.

Le metal est peu adapté à tous ces critères, d'autant plus que techniquement (distorsion, voix, son spécifique de la batterie) les sonorités ont peu avoir avec le concept de « world music », et ce, même si le public d'Essaouira est éclectique. Les gens ne comprennent pas les voix rauques ou criardes et se demandent pourquoi on chante en anglais et de quoi on parle. Le metal était donc une culture spécifique difficilement intégrable à d'autres contextes.

Je citerais l'exemple du projet Barry and the Survivors (rap metal) dont j'ai déjà parlé. Il est né comme plein d'autres *side-projects* pour concourir lors d'un des tremplins du Boulevard mais il ne put continuer longtemps parce qu'on avait du mal à le caser dans un style en particulier… Dans le cadre du tremplin, le succès a été énorme. On a décroché un « prix spécial » lors du Boulevard 2001 parce qu'on n'entrait dans aucune catégorie (rap, fusion ou rock). Mais lors du second concert, devant un public metal, le groupe a été rejeté… Le mélange reggae/hard-core/gnawa était choquant pour l'auditoire, et le chant rap, en arabe de surcroît, fut très mal accepté. Ça n'a pas empêché Barry, qui était originaire d'une banlieue populaire de Casa, de continuer (il a trusté les *charts* marocains après sa signature avec un producteur et l'enregistrement d'un disque) mais en éradiquant les influences occidentales et en investissant davantage dans le répertoire local… Avec Barry, on a joué en 2005 dans les festivals les plus prestigieux et on a partagé la scène avec Omar Sosa, Ray Baretto ou Rachid Taha… Mais là c'est un autre registre, celui de la fusion.

La scène metal. Du monde anglo-saxon au monde méditerranéen

La scène metal quant à elle s'est développée surtout après la sensibilisation de l'opinion publique par rapport à l'affaire des musiciens emprisonnés. A mon sens, la justice nous a jugés par rapport à notre mode de vie *a priori* contraire aux règles de bienséance et à la tradition musulmane du Maroc, ainsi que par rapport à la situation politique conjoncturelle. Mais le procès a permis une médiatisation de ce qui se faisait dans l'ombre. La musique a permis en quelque sorte d'éclairer les jeunes, de leur permettre de se trouver une position dans une société déchirée entre modernité et habitude traditionnelle, et ce, qu'il s'agisse du hip-hop, du metal ou d'autres formes d'expressions artistiques urbaines. Simplement, les gens n'étaient pas suffisamment initiés à ces modes venues d'ailleurs, et ne comprenaient pas la manière dont les fans de musique s'habillaient, des clichés circulaient.

En 2003, on connaissait (commençait à bien connaître) la scène metal international. Aussi bien les groupes anglo-saxons que les courants les plus divers, qu'ils soient Allemands (Kreator, Sodom, Tankard…), Norvégien (Black metal) ou Suédois (la scène death mélodique). On connaissait aussi la scène française *via* les magazines qui nous parvenaient (Trust, Loudblast, Agressor, l'Esprit du Clan, Anorexia Nervosa, et, plus tard Black Bomb A, Hacride ou Gojira). On n'avait pourtant pas vraiment de correspondants à l'étranger. En tous cas, pour les classements des groupes par style, les catalogues de vente

des labels Metal Blade, Nuclear Blast, ou bien Earache et Roadrunner nous servaient de référence. De nouvelles pages sur Internet faites ici commençaient à couvrir les événements metal locaux et internationaux à travers chroniques et *live reports*. Je peux citer notamment *Marockmagazine.com* et *Nextrock.*

Pour le Festival du Boulevard, les premières discussions pour l'accueil d'un groupe étranger ont été réalisées avec la France en 2003 grâce au frère d'un membre installé à Casa. C'est La Chose, un groupe industriel pas connu en France qui s'est déplacé. C'était donc du bouche à oreille, un contact lié à la sphère des organisateurs. L'année suivante, c'est Litham, un groupe de metal algérien qui a été invité, suite au contact établi sur le net par un des membres de Reborn. Litham est un des plus anciens groupes de brutal metal technique maghrébin, mais aussi les premiers métalleux magrébins dont on a parlé en France. Avec les moyens du bord, ils se sont créé un réseau avec la scène metal underground arabe et méditerranéenne (www.lelahelmetal.com). Mon groupe à ce moment, Reborn, a partagé la scène du Boulevard avec eux. Le concert s'est terminé par une reprise improvisée sans répétition de « War for Territory » de Sepultura qui impliquait les deux groupes. C'était très symbolique, surtout que les relations entre les gouvernements des deux pays ne sont pas dans leurs meilleurs jours. Qu'on fasse donc une reprise d'un groupe metal issu des « pays en voie de développement » avec un tel texte était important...

En 2005, Reborn a partagé la scène avec Kreator. On était impressionné, notamment car au début d'IS, on faisait des reprises de ce groupe. Mais bon, on a senti l'énorme décalage qui pouvait exister entre nous et eux du point de vue de l'expérience scénique comme du son, c'était vraiment des professionnels et ils avaient beaucoup de matériel technique. En 2006, un autre groupe arabe s'est déplacé et a donné un show très carré et techniquement intéressant. Il s'agissait de Melmoth en provenance de Tunisie. Ils ont impressionné le public métalleux à la fois par leurs compétences et leur créativité. Cette année (2007), l'expérience allait se refaire, mais les musiciens du groupe représentant la scène libanaise se sont vus refuser leur visa…

Il faudrait aussi dire deux mots des groupes de metal féminin, puisque qu'il y a eu récemment Glam Insane à Rabat et Mystic Mood à Casablanca. Ces dernières ont été primées lors du tremplin du Boulevard en 2005. Elles ont fortement marqué le public et se sont imposées avec une manière de faire très DiY mais très percutante. C'était assez surprenant pour le metal qui a une image machiste. Le groupe a splitté pour des raisons estudiantines (départ à l'étranger) mais a fait plusieurs concerts en compagnie des groupes metal locaux.

Concernant plus spécifiquement le black metal, j'ai eu une phase où je me suis penché sur ce phénomène pour le découvrir et même acheter des albums (Burzum, Immortal, Cradle of Filth, Dimmu Borgir,…), sans pour autant m'investir dans le satanisme! D'ailleurs j'estime que la plupart des groupes précurseurs dans le black ne sont pas satanistes, loin s'en faut. On a toujours fait la différence entre la musique, les paroles, l'imagerie et les messages véhiculés par ces musiques, tout en ayant connaissance des amalgames qui peuvent exister dans ces courants. Nos groupes respectifs évitaient toute association avec le phénomène black, juste pour ne pas tomber dans les clichés déclarés par une certaine presse arabophone six mois avant notre arrestation, et même avant. On ne faisait pas partie des *kids* qui débarquaient dans le monde metal juste pour arborer des tee-shirts avec des pentagrammes, ou écouter du black pour choquer sans connaître la véritable base de ce style, constituée à mes yeux par les fondateurs que sont des groupes tels que Venom ou Slayer. D'ailleurs écoute ce que déclare Tom Araya (chanteur de Slayer)… Il dit que les textes de ses morceaux peuvent être considérés comme de courts scénarios de fiction (série B ou Z), et, de surcroit, il est catholique.

Le courant black metal est maintenant assez développé au Maroc et dans les pays arabes. Une série de concerts metal globalement orientés black sont organisés à Casablanca depuis 2 ou 3 ans sous le nom de MMG (Maroccan Metal Gig). L'imagerie et le visuel plaisent et choquent en même temps. C'est un peu à l'image de la fiction sur « l'affaire » des rockers de 2003 qui est sortie cette année (et qui se nomme « les Anges de Satan »). Il s'avère que ce film n'est pas réaliste, il ne colle pas du tout avec la manière qu'on avait de s'habiller (je parle des 14 personnes arrêtées). C'est une adaptation libre, à mon sens pleine de clichés (les acteurs portent cuirs et clous sur scène). Ce n'est pas très fin, même si le but est de montrer qu'il s'agit de metal… Quoi qu'il en soit, on est quand même content que ça existe.

Rapport à la religion et à la mythologie antique

Quand on a été jugé, on a dû réciter la « Chahada » (déclaration de foi) devant le juge pour prouver notre croyance en Dieu, c'était le côté ubuesque de l'affaire. On devait le faire pour ne pas subir la foudre des conservateurs. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'ils remettaient en cause l'aspect laïque de la FOL qui nous permettait de jouer. Pourtant, un croyant peut être laïc. Il y avait parmi nous des non-pratiquants, des agnostiques, des pratiquants, des juifs… mais cela ne nous empêchait pas de partager les mêmes passions, de jouer ensemble et plus généralement de

vivre ensemble. Ça peut sembler un discours contradictoire avec certaines mentalités de chez nous, mais il ne faut pas oublier qu'au Maroc la musique est liée à la politique, donc au religieux, étant donné que ce pays n'est pas un État laïc.

Selon les groupes de metal, les paroles parlent d'états d'âme personnels particuliers (solitude, haine), contre le système avec IS. On évoque aussi l'écologie, des peuples qui vivent sous le soleil brulant (tiers-monde) et qui subissent les conséquences coloniales, de l'ordre mondial et du pouvoir des multinationales avec Reborn.

J'ai fait des recherches sur la période antique scandinave quand j'étais dans une phase metal scandinave, des groupes comme Dominus, Unleashed ou Amorphis. Je ne suis pas d'accord avec l'article dont tu me parles[6]. On peut prendre l'exemple d'un groupe comme Nile qui est influencé par la mythologie égyptienne alors qu'il vient des États-Unis. C'est peut-être vrai pour les groupes du Nord… Mais l'esprit de bravoure est présent autant dans les groupes des pays du Sud que du Nord. Il me semble qu'il y a beaucoup de configurations possibles[7]. Si tu prends le metal « traditionnel », par exemple : Rhapsody (Italie, metal épique et fantastique), Blind Guardian (Allemagne, metal influencé par le Seigneur des Anneaux de Tolkien), Stratovarius (Finlande, metal écolo et préservation la nature), Rotting Christ (Grèce, Black metal mélodique, sataniste et paganiste), Mago de Oz (Espagne, metal celtique)…

Nos rapports avec la mythologie en tant que groupe, sont plus personnels (il me semble) qu'affiliés à d'autres formations. Je crois que c'est plus présent dans les thèmes abordés par le heavy metal et ses variantes que dans les styles dans lesquels nous étions impliqués tels que le thrash ou le hardcore qui n'abordent pas vraiment ces sujets… Mais bon, c'est un choix personnel, et on aurait pu parler de la période païenne d'Afrique du Nord, notamment présente chez les berbères et autres populations autochtones polythéistes de la région…

6. J'avais soumis à Amine une question qui m'était venue d'une contribution au colloque 2005 de l'IASPM à Rome (atelier metal et gothique) qui expliquait que dans leurs références pré-chrétiennes, les groupes de metal du nord de l'Europe utilisaient les mythologies du Nord (Celtes, viking…) alors que les groupes latins ou méditerranéens convoquaient plutôt les mythologies grecques ou égyptiennes et les valeurs afférentes, MOTOS I VALLVERDU 2005, « The Treatment of Mythological Themes ».
7. Ces propos rejoindrait plutôt ceux de Fabien Hein qui va dans le sens d'une diversité du monde du metal et des croyances associées à ses protagonistes (Hein, 2003 : 188, voir bibliographie générale p. 19-30).

Le metal, une musique occidentale ?

Même si le metal se joue dans les quatres coins du monde, partout on entendra en premier lieu les artistes venant soit des États-Unis soit d'Europe, pour la seule raison qu'ils sont issus d'un marché qui a historiquement des années lumières d'avance sur l'extrême oriental ou l'Amérique latine, à part quelques rares exceptions (dont l'essor dépend parfois aussi d'une volonté occidentale). Maintenant, on voit des groupes au Liban, en Malaisie ou en Afrique du Sud.

Au Maroc, les gens connaissent le rock, on a eu quelques groupes qui ont marqué les marocains et surtout représenté le « Marock » à l'étranger (comme Vigon et Les Variations). Mais à l'époque (fin des années 1960, début des années 1970) cette musique se jouait surtout dans les endroits touristiques pour les étrangers ou de rare initiés. Ça n'avait pas autant d'influence que la musique traditionnelle hybride créée par le groupe mythique Nass el Ghiwane, musique qui a révolutionné le paysage sonore maghrébin pendant les années 1970 et qui a duré longtemps. La plupart des jeunes de cette époque ont essayé de les copier, sans pour autant se pencher sur ce qui se passait ailleurs, en Occident par exemple.

Lorsqu'on a embrassé la culture metal, on ne l'appréhendait pas en tant que marocain, mais plutôt en tant que jeune. Il y a une certaine rébellion pendant l'adolescence, une façon de vouloir être « anti-tout », un refus des obligations et des comportements sociétaux auxquels nous étions soumis. Musicalement, c'était très différent de la musique marocaine traditionnelle, du point de vue des instruments comme des mélodies. Par contre au niveau rythmique, le metal se rapproche du folklore, et peut-être même des Gnawas ou Issawa. Le dénominateur commun, c'est la transe. La musique gnawa se joue en pentatonique, c'est un des ancêtres du blues. Comme le metal, elle emprunte le triton *(diabolus in musica)*, gamme interdite autrefois par l'Église. Lors des rituels gnawa, le maalem (maître) et sa troupe interpellent ainsi les démons et font des louanges pour guérir l'âme touchée… Finalement, le coté sombre et occulte du metal n'est pas si étrange chez nous, même si musicalement nous n'avons fait peu de liaisons entre les musiques locales et ce que nous ont proposé les médias. Le metal ne parle pas à tout le monde, mais, dans le monde n'importe qui peut devenir fan du metal ou le détester.

La France

Je suis plutôt venu en France pour continuer mes études que pour fuir une justice « folle », parce qu'après notre libération, le metal s'est joué dans des endroits impensables avant cette affaire. On

a été récupérés par certains partis pour les élections communales. On a pu jouer devant toutes les couches sociales et passer à la télé, avec une médaille « bouc émissaire » acquitté. Ça a permis au Boulevard (qui nous a soutenus tout au long de cette affaire) de se transposer dans un stade de rugby au lieu de la salle de la FOL (400 personnes) et donc d'accroître de manière très importante l'influence du festival. Ça a donné une crédibilité aux organisateurs de festivals et une légitimité à l'esthétique la plus bruyante et incomprise de ce festival. En même temps, j'avais besoin de sortir et ça m'intéressait de voir comment fonctionnait le secteur musical dans le Nord, en l'occurrence en France. Je suis d'abord venu dans le Nord Pas de Calais, région qui bouge bien au niveau metal. J'ai pu rencontrer des groupes, mais je me suis rendu compte que la France était très hétérogène en termes de culture metal, et que le metal était moins présent que dans d'autres pays voisins d'Europe. Le combat pour sortir de l'underground est plus ou moins similaire au Maroc, même si les conditions structurelles sont différentes.

Les métalleux étrangers, j'en ai rencontrés au Maroc, de toutes les nationalités, et on partage une culture internationale, c'est vrai. Des préoccupations liées à notre condition de jeune, une culture musicale et plus généralement médiatique. J'ai quand même l'impression qu'en France il y a davantage de gens ultra-spécialisés dans un style, peut-être parce que l'accessibilité à la musique est plus facile.

Le premier concert auquel j'ai assisté en France m'a bluffé, c'était Gojira dans le Nord (en première partie de Nashville Pussy). Je ne connaissais pas le groupe avant ce concert, et je suis devenu fan. On les a vus ensemble à Angers et St-Nazaire l'an dernier pour la tournée de leur 3e album, et j'ai essayé de les mettre en contact avec le Boulevard depuis. Cette année ils vont y jouer et je suis content de voir que techniquement il peut y avoir des groupes qui sortent de la masse et qui cherchent à s'internationaliser sans se limiter au marché intérieur (français). Ils sont à la base d'une identité sonore et visuelle très intéressante. C'est aussi le cas de Loudblast que j'ai connu pendant la phase où j'écoutais du death metal, et qu'on pourrait comparer à Death ou à d'autres groupes américains mondialement connus. Grâce à Yann Perrin, un ami de l'Irma, j'ai rencontré Stéphane Buriez de Loudblast à Paris. Il produit des groupes maintenant et se charge de son label et studio d'enregistrement en essayant de promouvoir les groupes hexagonaux…

Il reste à dire que les Français sont parfois étonnés que des Marocains écoutent du metal. Ici, en France, je fais un groupe de fusion rock et musique gnawa (Café Mira) et le bassiste, qui est un Français d'origine marocaine ne savait même pas qu'il existait un mouvement metal à Casablanca… En France, on a tendance à étiqueter les immigrés *via* ce qu'on considère être leur folklore, ou leurs traditions

identitaires, donc on ne s'imagine pas qu'on puisse être par exemple, métalleux et Marocain… Il y a des stéréotypes, même chez les immigrés de deuxième génération qui sont plutôt dans le hip-hop ou les musiques black. C'est d'ailleurs une des raisons qui m'a poussé à mettre mon bagage musical dans un projet rock et « fusion » maintenant que je suis là.

Conclusion

Si l'association organisatrice du Boulevard (la FOL Casablanca, qui est devenue l'EAS, « Éducation Artistique et Culturelle » en 2005, www.boulevard.ma/eac.htm) s'est détachée de son petit lieu et est maintenant dans un stade pour le festival, qu'elle défende aussi toujours le metal, c'est parce qu'il y a une très grande demande pour ce genre au Maroc. Les *kids* savent qu'il n'y a qu'une seule occasion pendant toute l'année de voir un groupe étranger se produire chez nous, et, de surcroît, avec des moyens techniques importants (Moonspell, Kreator, Gojira et Paradise Lost). À la base c'était un tremplin pour les rockers, car il faut le dire, ceux qui étaient investis dans ce courant musical étaient les premiers à s'auto-organiser pour faire des concerts. De ce fait, les organisateurs ne trahiront pas le premier esprit du festival, même si la scène world-fusion prend de plus en plus d'importance en termes d'auditeurs et de spectateurs. Il y a donc un net intérêt médiatique aussi pour le 3e jour du festival, qui est consacré à la « fusion ».

Je pense que, d'une certaine manière, le metal a toujours eu une image diabolique, choquante ou provocatrice, aux USA, même, Bon Jovi est considéré sataniste parce qu'il fait du rock… Peut-être que plus une société est laïque et démocratique et plus le metal est toléré, étant donné le rapport à la liberté d'expression. En tout cas on fabule moins sur le compte du metal dans les pays scandinaves et en Allemagne… On ne peut se tromper sur un mode de vie si on le connaît bien, tout dépend du degré de tolérance et de culture de l'environnement dans lequel on vit. Je pense que le metal restera toujours une musique révolutionnaire de par sa créativité, les recherches musicales qu'il implique, mais aussi l'état d'âme que ça représente.

14 est un chiffre qui me marquera toute ma vie, c'est sûr, comme le metal d'ailleurs… une musique que j'ai aimé par hasard et qui m'a faite découvrir énormément de choses. Par exemple l'humanisme de certaines personnes impliquées dans cette musique, malgré le fait qu'elle soit non tolérée et incomprise par la masse… Une question d'ouverture d'esprit peut être.

Amine Hamma, anathemamin@gmail.com

Bibliographie

Allalou, M. (1999), « Le raï, musique de l'algérianité », entretien avec Mohamed Ali Allalou par Paul Garapon, *Esprit*, n° 254, juillet, p. 170-179.

Cubertafond, Bernard (2001), *La vie politique au Maroc*, Paris, L'Harmattan.

Dorin, Stéphane (2005), « La globalisation du rock vue de Calcutta », *Copyright Volume!*, n° 4-2, p. 139-150.

Garçon, José (2003), « Les Rabat-Joie du maroc and roll. 14 jeunes amateurs de hard rock condamnés pour satanisme », *Libération*, 14 mars, p. 9.

Gilroy, Paul (2003), *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience* [1993], Paris, Kargo.

Guibert, Gérôme (2003), « From Rock in France to French Rock. Toward the Formation of an Autonomous Expression », *12th Biennal IASPM Conference*, McGill University, Montréal, 5 juillet (www.irma.asso.fr/geromeguibert).

Kahn-Harris, Keith D. (2007), *Extreme Metal. Music and Culture on the Edge*, Oxford, Berg.

Merzouki, Ibrahim (2006), *Le procès des musiciens sataniques au Maroc*, Dossier ENSTA, 2e année.

Motos I Vallverdu, Natalia (2005), « The Treatment of Mythological Themes », IASPM, *13th Biennal IASPM Conference*, Rome, 26 juillet.

Parent, Emmanuel (2007), « Derrière le voile. L'impossible résolution musicale des antagonismes raciaux aux États-Unis. À propos de Richard Powers, *Le Temps où nous chantions* », *L'Homme*, n° 182, p. 81-88.

Roizes, Philippe (2006), « Metal en terres arabes », *Hard & Heavy*, n° 127, novembre, p. 46-51.

Sbihi, Amine (2007), « La problématique de la jeunesse au Maroc : mouvance et réalité », *HEM-Université Citoyenne*, www.hem.ac.ma/Docs_Casa/La%20problématique%20de%20la%20jeunesse.doc, 14 mars.

Ksikes, Driss, « L'inquisition près de chez vous », *Tel Quel* (Maroc), 5 mars 2003.

Vermeren, Pierre (2001), *Le Maroc en transition*, Paris, La Découverte.

Sites

http://www.maroc-hebdo.press.ma/MHinternet/Archives_443/html_443/metal.html, [Article pour le premier concert d'Immortal Spirit après la sortie de prison (sold-out à la FOL)]

http://reborn.skyrock.com/ [blog par un fan de Reborn]